

# Revue de presse

Catherine et Christian

Collectif In Vitro

Julie Deliquet



## Le 10 mars 2017 par Cynthia Brésolin

Sans ambages, les lumières de la salle sont encore allumées quand Catherine (Eckerlé) et Christian (Drillaud) apparaissent sur grand écran. Répondant non sans une certaine espièglerie à la fois tendre et sincère à quelques questions, le couple incite en retour à nous interroger face à notre propre disparition. L'écran s'éteint sur un "au revoir" simple et amusé plutôt qu'un "adieu" tragique. Saut dans le temps: la première séquence s'ouvre dans un restaurant au retour des funérailles de leur père Christian, puis de leur mère Catherine. "Catherine et Christian (fin de partie)" présente une mosaïque funèbre post mortem en quatre séquences: quatre situations, quatre frères d'un côté, trois sœurs de l'autre, deux deuils à deux moments différents du repas.

Généralement entendue comme lieu de débats ou de différends propice aux règlements d'histoires de famille lors d'événement, la table devient ici le pivot non pas sur mais autour duquel vont se jouer les retrouvailles. Forçant à la fois le déplacement des conventions et bousculant les comédiens par une écriture d'improvisation, Julie Deliquet, la metteuse en scène, entend provoquer les discussions dans le hors champs du centre de table.

En contournant ce dernier, elle saute les nœuds familiaux, détourne le piège de situations trop personnelles. La proposition d'écriture et d'improvisation dramaturgique sur scène, inhérente au travail du collectif "In Vitro", empêche le spectateur d'être pris en otage dans un certain pathos, ou de verser dans la facilité d'un contre-pied comique forcé qui désamorcerait le tragique des situations. Ainsi, toujours en coins de table et jamais au centre de la cène, les conflits à cœur ouverts servis en plat principal et échauffés par l'alcool n'existent pas, sinon par ellipse. Retirer le menu, c'est amputer l'intime, impossible dès lors pour le spectateur de voir le comédien mettre les pieds dans le plat, et du reste, on ne nous y invite pas. Tricoter en périphérie des affaires de famille donne place à une pudeur doublée d'une certaine retenue. En loin, on perçoit toutefois que les serviettes froissées dans l'enfance se mêlent au linge devenu parfois sale, où les nœuds se font et se défont pour se resserrer autrement. On sent bien quelques tensions ci et là, mais savoir le fond des choses, le pourquoi des problèmes ne s'avère, au fond, pas véritablement nécessaire.

On devine cependant en filigrane comment s'est jouée l'enfance, les places dans les fratries, les rivalités par le prisme de l'éducation parentale, le modèle proposé et suivi. Si quelques disputes éclatent de façon assez soudaine voire disproportionnée mais furtive, on comprend que, dans un tel contexte funèbre, les sentiments sont exacerbés.

Le rythme se cale ainsi sur une atmosphère ambiante sans trop de relief, sans esclandre véritable et s'accorde dans la réserve, dans une finesse de nuances créées par cette distance du contour. Quelques moments nous viennent en loin mais toujours en sourdine: sitôt éclatés, sitôt étouffés.

On reconnaît certains schémas entre reproduction héréditaire et tactique familiale inconsciente: rester muet dès lors que l'odeur du conflit se fait sentir, plutôt contourner ou éviter. Les comptes sont réglés à demi-mots, sans que rien ne soit véritablement réglé, tressant le fil d'une constante qui entend éviter la rupture.

Suspendus aux dialogues, on sent la fêlure, on redoute l'anicroche du moindre faux pas, on appréhende le mauvais mot, celui qui pourrait faire basculer l'entente familiale, faire un accro dans ce délicat maillage fragile, fraîchement amputé de parents.

Les conversations évoluent donc à partir des points complexes d'un tissage qui se tricote et se détricote en un mot, comme les couples se font et se défont pour se refondre.

Les dialogues se brodent sur le fil ténu et sensible de réalités concrètes, et quand la réalité rattrape la symbolique: Que faire avec ce qui reste en héritage matériel? Que faire de l'urne pleine de cendres, de la maison familiale, foyer de plusieurs générations? Que faire des souvenirs ancrés?

De celui de ce vélo rouge refilé au deuxième frère, humilié de ne pas l'avoir reçu en cadeau ou encore de cette voiture/prison blanche attendant les samedis matins à la sortie du pensionnat? Quels stigmates ces événements ont-ils emprunté dans les comportements, dans les relations d'hier et d'aujourd'hui?

Le collectif "In vitro" invite le spectateur dans une chrysalide familiale, un faux huis clos transgénérationnel. In vivo, in vitro: créer et façonner à l'intérieur, travailler et reconfigurer, garder la forme et la pensée en mouvements pour ne rien enfermer dans des cases, ne rien figer. Dans la furtivité de l'instant, de sa transformation subtile, le travail en processus de création s'affine comme si, à chaque fois, "In vitro" rejouait sur scène l'histoire de sa chrysalide d'une façon différente: répéter les choses pour les appréhender autrement et forcer le comédien à aller voir au-delà de ce qu'il peut proposer. "In vitro" donc, jusqu'à la libération du papillon, s'autoriser à quitter le cocon familial, à se défaire du fil d'Ariane arachnéen de l'enfance pour créer et suivre son propre fil à soi: au présent, en tant qu'adulte.

Cette "fin de partie" entend accepter la disparition de Catherine et Christian comme un cadeau de résilience, résonnant avec la parole de Christian, à savoir "que penser à moi de [les] rende pas malheureux". Le père incite les enfants à annihiler l'héritage matériel pour tenter de s'émanciper des racines généalogiques. Mettre les voiles donc.



**Le 9 mars 2017 Serge Latapy**

## **De la vie après la mort**

Deux histoires de deuil, deux espace-temps, deux fratries – quatre frères, trois sœurs – et leurs pièces familiales rapportées dans un morne restaurant après l’enterrement d’un père et d’une mère. Funérailles et retrouvailles, voilà pour le propos de ces tableaux entremêlés qui s’enchaînent, se fondent et se répondent. On est bien dans une « Fin de partie », épilogue d’une fresque générationnelle menée depuis quatre spectacles par le Collectif In Vitro, autour de Julie Deliquet. Et la mort hors scène – celle de Catherine et Christian, figures apparues en prologue vidéo – sera le révélateur de la vie sur le plateau. Alors, il y a ceux qui sont restés et ceux qui étaient partis, les fidèles et les rebelles, les inconsolables et les féroces, le chagrin et la pitié, la colère et l’égoïsme, le regret la honte. On croit déceler au début un air de famille avec la comédie réaliste façon Bacri-Jaoui. Mais on est dans un mélange d’artifice et de naturel plus inédit, fruit d’un travail au long cours. Les 11 acteurs, dédoublés en 22 personnages, conservent leurs prénoms, ce qui témoigne encore d’une volonté d’« immersion du réel » dont on sent les effets. Les fantômes de Catherine (Eckerlé) et Christian (Drillaud), hantent la pièce, comme d’autres souvenirs, manière de renforcer la complicité des corps, de donner de l’épaisseur à l’histoire, en partie improvisée sur scène. L’aventure trouve sans doute ses limites de sa méthode même, dans la trivialité des lieux communs explorés, garants d’un bel effet miroir mais sans forte tension dramatique, ni propos existentiel. Mais ce théâtre sans leçon ni coup de théâtre, finalement pudique, c’est encore la vie, comme un miracle ordinaire, fécondé in vitro.



**Le 5 mars 2017**

Une traversée de nos dernières décennies en trois étapes : de la jeunesse des années 70 qui rêvait les utopies et imaginait tous les possibles à celle d'aujourd'hui, héritière des idéaux de cette génération dite 68, qui s'invente dans une société où la notion d'individu s'érige en modèle... Réunis autour de la grande table, les douze acteurs du jeune collectif In Vitro nous invitent à vivre un moment de théâtre intense. Trois actes et trois textes - pour une saga familiale hors cadre - se font écho pour dresser le portrait de notre société et des générations qui y cohabitent. Une réflexion délicate et profonde sur le sens de nos vies.

## Le Télégramme

**Le 6 janvier 2017**

### **Vu au CDDB. « Catherine et Christian »**

Julie Deliquet, nouvelle artiste associée au Théâtre de Lorient, et le collectif In Vitro, sont encore pour une représentation, au CDDB, de « Catherine et Christian », formidable fresque familiale jouée en semi-improvisation.

Quel bonheur, quelle jubilation, quel plaisir de spectateur ! Après l'onde de choc des « Chiens de Navarre », collectif novateur et insolent, voici un autre coup de foudre, pour le collectif In Vitro et leur chef de meute, Julie Deliquet.

### **Le fantôme de Tchekhov**

Plus fin, plus psychologique que les Chiens, moins provoc, et plus bienveillant, In Vitro parle lui aussi de sa génération, il faut donc avoir au moins 30 ans pour se sentir en empathie avec ce qu'ils racontent. Ici à travers la photographie de deux fratries (les histoires s'entrecroisent avec les mêmes comédiens qui changent de personnages) se retrouvant pour les funérailles de leurs parents. Tchekhovien en diable (Julie Deliquet travaille en parallèle sur l'oeuvre du dramaturge russe), on retrouve, dans ces rassemblements de personnages, l'esprit de ces pièces où l'on attend quelqu'un qui arrive ou dit au revoir à quelqu'un qui repart.

Ce filigrane nostalgique et tendre donne une élégance brumeuse à l'ensemble, de façon impalpable, et évite de sombrer dans la caricature du repas de famille.

### **L'esprit de Woody**

C'est le talent de ce spectacle où il est question de retrouvailles, de jalousie, de codes relationnels entre soeurs jalouses ou frères rivaux, de divorces et de remariages, d'ex et de nouveaux... Mais aussi de chagrin et de perte, d'urne en crise cardiaque, de maison de famille en éloge funèbre, les morts et les vivants sont là. On a parfois envie de pleurer, mais le reste du temps, on ne peut se séparer du sourire qui nous prend à écouter ces gens qui sont nous, nos soeurs, nos amis, nos oncles, avec lesquels on a l'impression d'être assis tellement tout cela est vivant, à la fois réel et fantasmé comme dans un film de Woody Allen. On pense à « Hannah et ses soeurs », aux grandes tablées de Claude Sautet, aux films de Bacri et Jaoui. On n'a qu'une hâte, retrouver ces acteurs formidables, justes et vrais. Ils nous racontent simplement la vie, et c'est emballant.

# ...491

Le 5 janvier 2016

## Carte blanche à Julie Deliquet

Julie Deliquet fait partie de cette jeune génération (elle a 35 ans) de metteur(e)s en scène qui bouscule les codes et remet en cause la place de l'auteur et du metteur en scène dans le théâtre. Elle crée en 2009 le Collectif In Vitro avec lequel elle mène, depuis, un travail d'improvisation pour inventer un « théâtre qui n'est jamais fini » et expérimenter un théâtre du réel.

Catherine et Christian (fin de partie), épilogue du triptyque Des années 70 à nos jours, est leur toute dernière création collective (Festival d'Automne à Paris, septembre 2015).

### **Aujourd'hui : jeudi 26 novembre 2015, 10h16, café allongé et tartines dans un bistrot parisien « Le roi de pique » après avoir déposé mes enfants à l'école et à la crèche.**

Je suis en plein cœur de Paris, à peine quinze jours après les attentats qui ont frappé la capitale. Je n'ai pas l'habitude du monologue écrit, je suis obsédée dans mes spectacles par le dialogue, la superposition des mots, les simultanés, le brouhaha, le collectif, le direct et l'improvisation. Le seul moment où je peux monologuer, c'est après une longue improvisation de mes acteurs (quand je dis longue, c'est très longue, de 2 à 7h d'impro) et là je parle, je parle, je parle... Je parle de ce que j'ai vu, ressenti, compris. Alors pour cette carte blanche, je vais essayer de m'imaginer face à eux, parlant de notre travail comme j'ai l'habitude de le faire en création.

Quand les terroristes ont frappé le vendredi 13 novembre, j'étais au théâtre, j'assistais à une représentation de « *Ça ira fin de Louis (1)* » de Joël Pommerat à Nanterre. Moi qui ne cherche qu'une chose dans le théâtre d'In Vitro, c'est la porosité entre réel et fiction, acteurs et spectateurs, vivant du plateau et vivant du public, ce soir-là je suis servie ! Sur mon fauteuil de théâtre, je me suis sentie membre de l'Assemblée nationale, actrice de notre Révolution française et plongée en même temps (prévenue par un texto au 2e entracte) dans l'horreur du terrorisme contemporain. Pourtant, être au théâtre, face à ce spectacle si particulier ce soir-là, m'a rassurée sur le sens même de notre métier. Joël Pommerat choisit de parler de 1789 face à face avec 2015, comme j'ai choisi de parler des années 70, de sa jeunesse et des enfants nés de la génération dite 68 pour parler de notre époque et questionner l'héritage que nous avons reçu de ces idéaux.

Nous, nous ne sommes pas à proprement parler « auteurs » contrairement à Joël Pommerat : soit nous partons de textes existants, soit nous travaillons en écriture de plateau sur une forme improvisée qui est réinterrogée chaque soir. Nous revendiquons une écriture éphémère, jamais couchée sur le papier, qui existe grâce au langage oral porté par les acteurs au moment présent de la représentation. Notre récit repose sur la dramaturgie qui, elle aussi, est pensée collectivement.

Je parle des attentats, du spectacle de quelqu'un d'autre et d'écriture de plateau, car j'ai le sentiment que l'acte théâtral ne peut être détaché de l'instant présent. Contrairement à la sortie d'un film qui témoigne d'un tournage déjà passé, le théâtre a ce temps d'avance du présent, ce possible d'arrêter ou de continuer une représentation, d'accepter cette fragilité et maladresse humaines, d'être face à des gens qui vous regardent qui sont tout aussi mortels que vous.

Ce face-à-face humain me fascine, m'émeut. Je cherche à le disséquer, à l'explorer pour que les spectateurs aient le sentiment, quand ils assistent à nos spectacles, que le théâtre s'est effacé et a laissé place à la vie.

Que cette catharsis s'exprime en direct et que les repères théâtraux habituels (quand ça commence, quand ça finit, la notion de rôles, de scènes, de héros) soient bousculés.

In Vitro, le nom du collectif, est venu après une grande improvisation de 6h où, malgré le fait que je savais que mes comédiens faisaient du théâtre, j'en avais perdu les codes. Ils avaient vécu devant moi pendant 6h, ils avaient mangé, s'étaient engueulés, aimés, déchirés, j'assistais comme au Globe Theater à ce moment de théâtre avec un sandwich (les spectateurs anglais ont des petits plateaux repas au théâtre comme un plateau télé, je trouve ça fou !) me déplaçant parmi eux, et me laissant griser par la vie. « Une fécondation In vitro » venait de se créer théâtralement, ils avaient capté la vie et lui avaient donné corps en respectant son rythme, ses maladrotes et sa force. Je n'oublierai jamais ce moment, c'était début janvier 2009, pas dans une salle de répétition mais dans une maison, nous n'étions pas payés et notre identité est née ce jour-là et ce moment ne me quitte jamais. A chaque projet, je me demande encore comment faire pour lui rester fidèle ?

### **Hier et demain : notre triptyque *Des années 70 à nos jours* parle de nous à travers la voix du passé de nos parents et celle de l'avenir de nos enfants.**

Nous sommes partagés, en tant qu'héritiers, entre les valeurs qui nous ont été inculquées par nos parents et la réalité du monde dans lequel nous vivons avec nos enfants. Nous évoluons dans un contexte totalement opposé à ce qu'a pu connaître la génération 68 dans ces années-là. On pourrait envier les utopies qu'ils ont portées si haut dans leur jeunesse mais se demander aussi ce qu'elles sont devenues aujourd'hui ?

Cette génération a « *un temps imaginé que tout était possible* » alors que nous sommes inscrits dans une société où « *l'on ne parle plus que de l'individu* ».

Nous avons peut-être aujourd'hui le souci d'offrir à nos propres enfants un cadre de vie très réglé, très protégé du monde des adultes et de ses conflits.

Virginie Linhart, fille de Robert Linhart (et auteur de "*Le jour où mon père s'est tu* »), dit que notre génération passe tous ses samedis et dimanches au square pour que nos enfants prennent l'air, alors que ses souvenirs à elle de week-ends sont dans des pièces enfumées où ses parents refaisaient le monde...C'est peut-être un cliché, mais théâtralement ce cliché m'a inspirée. J'ai tenté de raconter une histoire qui mêle, à travers 3 actes, nostalgie d'une époque, désenchantement de ses idéaux et mort d'une jeunesse.

J'ai le sentiment qu'au théâtre le retour au travail "en collectif" est aussi pour nous une façon de lutter politiquement.

Le paysage théâtral français a beaucoup bougé ces 5 dernières années : travailler ensemble, redonner à l'acteur une place centrale où il n'est pas qu'interprète mais aussi auteur et créateur, repenser la place dictatoriale du metteur en scène et créer au présent avec comme mot d'ordre "le vivant". L'auteur tout-puissant, le metteur en scène tout-puissant, le "théâtre d'art" ont laissé place à des formes collectivement pensées, improvisées pour certaines, où les salaires sont égaux et où la propriété (je pense au texte) appartient à tous.

Nous voulons créer ensemble un théâtre qui parle directement du monde dans lequel nous vivons et qui puise sa vitalité dans la notion de « réel ».

Alors pour parler d'hier ou de demain, In Vitro le fait au présent et en public ! Et on se bat pour que nos spectacles soient beaucoup joués, à Paris et, depuis cette saison, beaucoup en région : on a grande hâte d'aller à la rencontre de ce nouveau public !



# La Tribune

## LE PROGRÈS

Le 3 décembre 2015

### Catherine et Christian, morts pour la fratrie



■ La pièce Catherine et Christian est présentée au théâtre Jean-Dasté ce jeudi et vendredi. Photo Philippe VACHER

Le collectif In Vitro, associé au Centre dramatique national de Saint-Denis, présente l'épilogue d'une saga familiale de baby-boomers, nés après la guerre. Onze comédiens sur scène, portant chacun le nom de leur personnage (et réciproquement), voilà en quoi consiste presque entièrement le décor de cette pièce.

Tout est centré sur et autour d'eux. Ils évoluent, de façon assez statique sur un plateau noir dénudé, autour de six tables, devant un fond blanc sur lequel, au début, est projetée une vidéo. Elle représente Catherine et Christian, les parents, ceux qui viennent de mourir et parlent de ce qui se passera après. Une voix off

leur demande « Vous vous êtes déjà posé la question de l'héritage que vous laisserez à vos enfants ? » Les réponses, ou plutôt d'autres questions, on les obtiendra de la progéniture. On est après l'enterrement, dans une salle anonyme où les trois sœurs et les quatre frères essaient justement de devenir quelqu'un. Les souvenirs remontent en surface, les façades se lézardent, les rires fusent davantage que les larmes dans cette « obligation de face-à-face ». Une fin de partie qui brouille les pistes, écrite avec naturel par Julie Deliquet et qui semble n'être pas jouée, tant les acteurs nous ressemblent.

**RENDEZ-VOUS** Catherine et Christian les 3 et 4 décembre à 20 heures au théâtre Jean-Dasté de la Comédie. Rencontre en bord de scène le 3 décembre à l'issue de la représentation.

04 77 25 14 14. [www.lacomédie.fr](http://www.lacomédie.fr)

Le 7 janvier 2016 par V. Vaud

## **Onze acteurs sans filet dans « Catherine et Christian » au Rayon Vert de Saint-Valery-en-Caux**

**Théâtre. Une pièce comme un long plan séquence : Julie Deliquet propose, avec « Catherine et Christian », l'épilogue d'une série sur les enfants de la génération 68, un spectacle non écrit dont la durée n'est pas fixe !**

Avec « Catherine et Christian », pièce présentée au Rayon Vert à Saint-Valéry-en-Caux ce vendredi, la jeune metteuse en scène Julie Deliquet achève un parcours théâtral peu banal. Depuis 2009, elle le mène avec un collectif d'acteurs embarqué dans une aventure artistique particulière. *Catherine et Christian* est l'épilogue d'une série de pièces formant la saga des enfants de 68. Une ultime histoire créée en 2015 qui n'est pas écrite et commence à se jouer bien avant le lever de rideau...

### **Comment a germé cette idée de feuilleton théâtral ?**

« Nous en sommes à l'épilogue, soit la 4e partie. À la quarantaine, certains des enfants de 68 ont déjà perdu leurs parents. Les personnages se retrouvent à un enterrement... Tout a commencé il y a sept ans avec un texte de Brecht (*La Noce*), puis un de Lagarce (*Derniers remords avant l'oubli*), ensuite est venu *Nous sommes seuls maintenant*, première création collective qui questionne l'héritage des soixante-huitards par le biais de leurs enfants, on a d'ailleurs travaillé avec des acteurs de cette génération mais ils ne sont pas dans la pièce. Et enfin il y a eu l'épilogue *Catherine et Christian* qui est une fin et aussi un nouveau départ. »

### **Ce collectif, ça marche comment ?**

« Il y a onze acteurs et moi et pas de trace écrite du spectacle. C'est une mémoire collective qui fonctionne sur la base d'une écriture orale, ce qui est différent de l'improvisation. La dramaturgie est pensée collectivement, les mots changent, la durée du spectacle aussi qui a parfois varié de 40 minutes ! En fait, nous nous retrouvons sur une prise de notes trois ou quatre heures avant chaque représentation et l'écriture est en perpétuel mouvement. Du coup je suis très dépendante des acteurs, j'accepte qu'ils deviennent le maître, c'est un saut dans le vide, du jeu en direct, avec une situation périlleuse et très fatigante. »

### **Quel est votre parcours au théâtre ?**

« J'ai fait le conservatoire de Montpellier puis le studio-théâtre d'Asnières, et enfin le studio-théâtre Jacques Lecoq où se mélangent 20 ou 30 nationalités qui doivent travailler ensemble malgré la différence de langue, ce qui contribue à forger un groupe où les acteurs sont livrés à eux-mêmes et très indépendants. C'est sans doute ce qui m'a donné ce sens du collectif. »

### **C'est un pari de faire une telle suite de spectacles ?**

« Je suis très heureuse car cela réclame une attention particulière pour la diffusion et la pièce de 2009 se joue encore. En tout le triptyque représente cinq heures de spectacles, mais chacun d'entre eux peut se voir séparément, et chaque volet a été créé indépendamment. »

## LES 5 PIÈCES

Le 13 novembre 2015 par Alicia Dorey

## Interview de Julie Deliquet

### Pourquoi faut-il aller au théâtre ?

Le théâtre paraît toujours moins moderne que le cinéma, et les gens pensent que l'on fait encore du théâtre comme avant. En réalité, il peut être encore plus moderne que le cinéma, justement parce qu'il s'agit d'un art vivant. La liberté d'expression qu'il permet en tant qu'art du direct peut bousculer le spectateur à un endroit inédit, qui est différent de tout le reste. Aller au théâtre c'est aussi instaurer un rapport à l'autre et vivre une expérience collective qui n'est pas la même. Moi qui suis passionnée de cinéma, il m'est arrivé de me retrouver devant une pièce de théâtre et me dire qu'il s'agissait de la chose la plus puissante que j'avais jamais vécue en tant que spectatrice.

Il y a une porosité entre acteurs et spectateurs : nous ne sommes pas face à un écran mais face à une fragilité humaine qui questionne ce que nous sommes au plus profond. Paradoxalement, les choses les plus ardues au théâtre peuvent se révéler les plus accessibles pour un spectateur qui n'y va jamais, car devant un texte classique, le spectateur va se dire qu'il passe forcément à côté de quelque chose, alors que les formes modernes ne sont pas forcément les plus élitistes. Le théâtre est une gymnastique, il faut y aller une fois pour s'en rendre compte. Comme pour le cinéma, il ne faut pas s'arrêter à la première expérience.

### Quelle est ta pire expérience en tant que spectatrice, et la meilleure ?

J'ai eu des expériences théâtrales où le phrasé était si différent de ce que l'on peut entendre au cinéma que c'en était impressionnant. Je me disais que ce n'était vraiment pas mon truc, et que ce théâtre-là ne serait jamais accessible pour moi. Le paysage théâtral a cependant beaucoup changé en 15 ans, et aujourd'hui plusieurs formes coexistent.

Parmi les meilleures expériences, je citerais [Et soudain des nuits d'éveil](#) d'Ariane Mnouchkine au Théâtre du Soleil, qui met en scène des réfugiés tibétains. Avant la représentation, j'avais vu une femme manger à côté de moi, et malgré son maquillage et son accoutrement, je ne savais pas qu'il s'agissait d'une comédienne. À un moment du spectacle, cette même femme qui était assise parmi le public s'est levée et a crié : « Il faut y aller, il faut les aider ! ». L'espace d'un instant, je me suis demandé s'il fallait que je me lève aussi. À l'époque j'avais trouvé cette proximité extraordinaire, car il n'y a qu'au théâtre qu'une telle chose peut se produire. Une autre expérience marquante serait *Nord*, de Louis-Ferdinand Céline, mise en scène par [Frank Castorf](#). Les comédiens étaient entrés sur scène avec une énergie incroyable. Il y avait au centre une énorme bibliothèque, et un train entrant par derrière, détruisant tous les livres. On avait le sentiment d'assister en direct aux dernières heures du nazisme, durant lesquelles ils allaient littéralement « brûler » leurs dernières heures. On éprouvait ce temps-là.

### Si tu étais en charge d'un hypothétique Ministère du Théâtre, quel serait le programme ?

S'il y avait un Ministère du Théâtre, il faudrait que l'accent soit mis sur le collectif, et sur une plus grande transparence dans les décisions qui sont prises. Les choses ont déjà beaucoup changé. Pour commencer, on s'est regroupés en collectifs, pour mettre en commun une exigence artistique que l'on avait entre nous. Peut-être est-ce parce que seul on ne peut pas faire ce métier, et que beaucoup d'entre nous se sont dit : « Soit on le fait ensemble, soit on change de métier ». Je crois que nous n'étions pas prêts à devenir des acteurs qui courent après l'intermittence. J'ai la sensation que la

place du metteur en scène n'est plus la même, et qu'on assiste à un retour à la valorisation du travail de l'acteur, plus forcément en solo mais en dépendance au groupe. Dans notre collectif, il n'y a aucune trace du texte, un spectacle est un titre et treize auteurs.

**Comment as-tu choisi les membres de ce collectif ?**

J'ai choisi des gens qui m'intéressaient assez dans la vie pour être sur le plateau. Je voulais des gens différents les uns des autres. À eux de définir jusqu'où ils s'identifient à leur personnage. À partir du moment où ils sont sur le plateau, pour moi c'est du théâtre. Je ne suis pas leur psy. Il y a un jeu entre le vrai et le faux sur scène qui est très intéressant. Chaque acteur projette ce qu'il veut, ce qui est réel devient le pot commun. En tant que metteur en scène, ce qui me fait le plus peur dans l'improvisation, c'est justement lorsque je vois trop où les acteurs veulent aller ! Il se passe parfois des choses extraordinaires en improvisation, mais nous ne cherchons jamais à les reproduire le lendemain ou le surlendemain : on en fait le deuil, en quelque sorte, et on se dit que ce moment, on l'a vécu avec 300 personnes, et que c'est déjà pas mal !

**Peux-tu nous parler de la « Mise en voix » du texte de Mercè Sarrias au Théâtre Ouvert?**

C'est une proposition qui m'a été faite, et je trouvais ça intéressant de multiplier les expériences en dehors de notre sphère intime. C'est un texte un peu farfelu sur la crise de la quarantaine, et je trouvais ça amusant de s'emparer du texte d'un auteur. Avant de repartir en travail de création, dans un an et demi, j'ai envie de multiplier des expériences qui seraient peut-être plus difficiles à faire entre nous. Faire ce que nous allons faire au Théâtre Ouvert le 17 novembre prochain, ce sera pour nous comme aller au théâtre !



## MEDIAPART

**Le 8 octobre 2015 par Emmanuelle Favier**

On peut avoir accompagné la compagnie In Vitro depuis ses débuts, et traversé les trois volets du triptyque « Des années 70 à nos jours », composé d'un Lagarce (*Derniers remords avant l'oubli*), d'un Brecht (*La Noce*) et d'un premier travail de création collective (*Nous sommes seuls maintenant*). On retrouve alors avec une attente non déçue cette troupe au sens plein du terme, ce collectif qui sous la direction de Julie Deliquet travaille à créer sa propre forme depuis 2009.

Ou bien l'on peut entrer par la porte du fond, comme ce fut mon cas, et découvrir cette talentueuse équipe avec leur nouveau spectacle : on pénètre alors par le « et » qui relie deux prénoms, en se faufilant le long d'une parenthèse faussement beckettienne. *Catherine et Christian (fin de partie)* se présente comme un appendice conclusif au triptyque, où quelque chose vient s'achever d'un parcours d'invention pour l'ensemble des acteurs d'In Vitro. Et pourtant, en ressortant de la salle Mehmet-Ulusoy du théâtre Gérard-Philipe, on a l'étrange impression de quitter une réunion de famille qui se poursuivra en coulisse et a commencé bien avant notre arrivée. On a le sentiment d'être entré dans des vies de fils et de filles, de frères et de sœurs, de beaux-frères et de brus, d'avoir assisté avec curiosité à leurs conflits et à leurs tendresses, qui n'ont pas besoin de notre voyeurisme pour exister.

Deux fratries, l'une constituée de quatre frères, l'autre de trois sœurs, se croisent sur le plateau en un long plan-séquence presque entièrement improvisé, après l'enterrement de leur père (pour les frères) ou de leur mère (pour les sœurs). Les pistes sont brouillées et le dispositif surprend, puisque le père et la mère ne sont autres que les deux membres du couple que l'on découvre, à peine assis sur nos sièges, projetés en vidéo sur le fond de scène. Et qui n'ont donc, selon les moments, pas enfanté les mêmes rejetons. Ce n'est pas clair ? Normal, toute explication concernant la structure de la pièce semble achopper sur une impossibilité fondamentale, digne des meilleures énigmes mathématiques (le personnage d'Olivier, professeur de mathématiques, identifie d'ailleurs son destin à celui d'une fonction  $-x^3$ ). Les deux histoires, en même temps qu'elles s'interpénètrent, s'interdisent l'une l'autre.

Mais ce n'est finalement pas l'essentiel : ce qui frappe, c'est la capacité de la troupe à imposer au spectateur ces vies de famille plus ou moins ordinaires, aux drames à la fois tragiques et suffisamment banals pour permettre l'identification. Tensions, jalousies, frustrations, préférences... qui, rien que de très normal, se révèlent devant le chagrin et la perte comme autant d'indiscibles que le théâtre autorise à dire, plus vite et sans doute plus clairement. Cette capacité à nous embarquer, ce naturel impeccable de ce que l'on hésite à appeler interprétation (chacun joue ses deux rôles « sous » son propre prénom) tiennent bien sûr au grand talent des comédiens et de la metteuse en scène ; mais aussi à la manière de travailler propre à ce collectif : la création part d'improvisations, souvent filmées, qui sont peu à peu scénarisées en vue de définir un canevas à l'intérieur duquel les acteurs évoluent chaque soir, se surprenant sans cesse eux-mêmes et surprenant leurs partenaires.

On pense moins ici à Beckett et à son *Fin de partie* qu'à Tchekhov ou à Maurice Pialat, dans cette exploration humaine, ce raffinement psychologique dans le dévoilement de l'ordinaire, du *commun* au sens où l'expérience est partageable et partagée, et qui donne toute sa portée à la notion de « collectif théâtral ». À travers ce dernier volet, Julie Deliquet et In Vitro achèvent le portrait d'une génération et témoignent du rapport qu'elle entretient avec la précédente en une forme théâtrale accomplie, généreuse et bouleversante.



**Le 16 octobre 2015 par David Larre**

Leurs deux prénoms pour épitaphe, et une vidéo en guise de testament : Catherine (Eckerlé) et Christian (Drillaud) apparaissent à l'écran, avec leurs deux visages pleins de vie, et aussitôt la malice de l'un, la douceur amusée de l'autre déjouent la gravité du propos : que laissera-t-on quand on sera morts ? C'est à partir de cette question, du meurtre symbolique « de nos parents » que Julie Deliquet et ses amis du collectif In Vitro ont conçu, au plateau, l'épilogue de leur triptyque intergénérationnel, « Des années 70 à nos jours ». Voici que les soixante-huitards porteurs des idéaux de leur époque passent l'arme à gauche et que, désarmés et délestés à la fois, les enfants se retrouvent entre eux. L'écriture collective elle-même s'est allégée de tout surplomb idéologique ou symbolique : il ne sera pas fait recension de ce qu'on garde ou on jette de l'héritage 68, *Que Faire ? Le retour* de Jean-Charles Massera, mis en scène par Benoît Lambert, avait déjà fait faire le tri à un couple de la même génération. Il ne sera pas davantage question de vie après la mort, les questions existentielles étant réduites à la disponibilité légale de l'urne cinéraire de Christian. Alors, quoi ? Que reste-t-il ? Et comment le collectif prétend-il faire théâtre de ce deuil ?

La réponse est simple, elle tient à un spectacle vibrant, où le questionnement des fratries orphelines trouve une justesse et de ton et une forme nouvelle qui accomplissent les promesses du précédent opus dans lequel déjà l'écriture collective, dégagée de la gangue d'un texte de répertoire, avait marqué les esprits. Deux histoires de deuil familial sont créées en parallèle, et un personnage-pivot, tout d'abord en retrait puis exposé à une redistribution des rôles, est chargé de la subtile transition d'un récit à l'autre. Soit quatre frères qui viennent d'enterrer leur père, soit trois sœurs qui ont retrouvé l'île de leurs souvenirs de vacances après la mort de leur mère. Chaque fois le parent veuf n'existe que dans le hors-champ et le discours des autres, objet d'un récit qui le rend lui-même spectral. Chaque fois, le misérable petit tas de secrets de la fratrie affleure : le préféré, le distant inconsolable, la fidèle jusqu'au sacrifice, les conjoints désunis, les nostalgiques et les affranchis, chacun souffre de voir se rejouer terriblement, à l'heure de la séparation, la tragi-comédie intime des rapports filiaux. Autour d'un verre, d'un repas (constante du travail du collectif), les non-dits vont surgir, exploser, se perdre dans le silence.

Au cours des répétitions, le collectif a placé au centre les deux comédiens jouant les parents, Catherine Eckerlé et Christian Drillaud, avant de s'en séparer, pour se retrouver seul, sans eux, libéré des fixations au passé que cette génération éternellement jeune et fouguese impose. Ce geste sacrificiel place les comédiens et leurs personnages dans l'après-coup nécessaire, un ici et maintenant très fortement ancré au réel, aux tensions intérieures de l'instant de la représentation, dans lequel se rejoue aussi, de façon intéressante, les rapports entre personnages des précédents spectacles : par exemple, Éric Charon retrouve dans la fratrie la place de celui qui vie en marge et bénéficie d'une sorte de privilège contesté, qui fait écho avec la position du personnage qu'il campait dans *Derniers remords avant l'oubli* de Jean-Luc Lagarce. Mais le collectif échappe précisément à toute forme de systématisme par son attention toujours vigilante au présent du plateau : le spectateur perçoit que des espaces sont laissés à l'improvisation et ce sont souvent les moments les plus émouvants. Le deuil apparaît comme le terreau fertile pour cette forme de théâtre exploratoire. Orpheline mais vibrante, la génération des quarantenaires revendique sa place dans la trajectoire de l'histoire et propose ici un théâtre au jeu immédiat, supprimant la distance entre le plateau et la salle, un théâtre qui se confond avec la vie.



## Septembre 2015 - Catherine Elishéva Decastel

Tout commence par quelques questions :

Quel héritage laisserez-vous à vos enfants ? Allez-vous écrire votre testament ? Comment souhaitez-vous que l'on vous enterre ? Si vous ne deviez plus jamais revoir vos enfants, là tout de suite, vous leur diriez quoi ?

« Pensez à moi avec douceur » / « ne soyez pas malheureux quand vous penserez à moi »

Les enterrements sont l'occasion de retrouvailles familiales avec leurs lots de joie et de peine, de règlements de compte, de fous rires nerveux, de crises de nerf ou de larmes, de reproches ou de regrets... Toute la multitude d'expressions de nos impuissances, nos espoirs déçus, nos colères enfouies, nos sentiments de culpabilité et de nos besoins si forts d'un amour souvent inassouvi.

Ce spectacle nous raconte deux deuils, deux familles en miroir, d'un côté celle de Christian que ses fils enterrent aujourd'hui. Ils sont quatre frères, l'aînée est parti depuis quinze ans sans presque jamais revoir personne et le second, de 11 mois son cadet, est en plein divorce et déjà avec une autre femme, le troisième semble celui dont la stabilité fait référence (marié, des enfants, un boulot stable...) et enfin le petit dernier, le beau garçon de la famille, qui n'a pas su quoi faire quand Christian est tombé au sol et qui semble un peu perdu au point d'amener une inconnue, rencontrée le soir même dans un bar, au repas familial après l'enterrement.

Et de l'autre, celle de Catherine que ses filles enterrent aujourd'hui. Elles sont trois sœurs, l'aînée est en plein divorce et déjà avec un nouvel amoureux, elle a « tout bien fait » et ne veut plus penser au lendemain, souhaite vivre au jour le jour malgré la pression. La seconde a une famille stable, peut-être trop parfois, elle vient chaque été depuis 10 ans dans la maison familiale et enfin la petite dernière est partie depuis longtemps déjà devenir comédienne. Elle a tout laissé derrière un peu sans se retourner.

Le spectacle se déroule sur quatre longues scènes, en miroir. D'abord le retour de l'enterrement dans l'après-midi, on s'arrête rapidement dans un restaurant vide, on parle de la cérémonie, des discours, des gens qui étaient là ou pas, mais dans ce restaurant, ils n'y resteront pas, ils ne s'installeront pas, de toute façon, ils sont attendus au buffet/collation/réception donné dans la maison, celle-là même où le corps a été exposé, celle-là même où ils ont tous leurs souvenirs communs. Puis le soir, ils dînent en fratrie au même restaurant pour décompresser, se retrouver. Il y a les nouveaux conjoints et puis les anciens encore proches, ils racontent leur vie, ce qu'ils sont devenus, leurs souvenirs. Ils se chamaillent, ils pleurent, ils rient parfois...

Les comédiens basculent d'un rôle à l'autre en une phrase, nous emportant dans chacune de ces deux familles en deuil avec une fluidité étonnante. Tout se déroule dans ce restaurant vide, rempli de chandeliers et de bougies qui reprendra vie petit à petit, au fur et à mesure du déballage émotionnel familial. Mais il est n'est pas seulement question de règlement de compte, l'héritage tient le centre de la pièce, que garde-t-on ?

La mère voudrait garder l'urne mais ne le pourra, le père vendra la maison ... et les enfants là-dedans, qu'en pensent-ils ? Que souhaitent-ils ?

Entre chantage affectif et besoin de reconnaissance, nous traversons tout autant les anecdotes de leurs souvenirs d'enfance : du vélo rouge que l'aîné à « refourgué » au second, jusqu'aux amours en cachette de l'adolescente couverte par sa sœur, en passant par la pension et relations parents/enfants, que les questions sur l'avenir, les enfants pour ceux qui n'en ont pas, les divorces en cours et les prochaines vacances on fera quoi ?

Les mots de Jean-Luc Lagarce pourraient résumer cette pièce : «*on lutte une fois encore, la dernière, à se partager les dépouilles de l'amour, on s'arrache la tendresse. Toujours à se refaire l'histoire, se rejouer le Monde. A s'arracher la dépouille et le corps et à faire surenchère de douleur et à se battre pour un mot et à se serrer pourtant « les uns les autres » dans les bras lorsque la peur les prend.* »

Les comédiens sont d'une justesse magnifique laissant au milieu de toutes ces émotions vives beaucoup de place à la pudeur.

*Catherine et Christian (fin de partie)* arrive comme un épilogue du triptyque *Des années 70 à nos jours* que le Collectif a créé entre 2009 et 2013 avec *Derniers remords avant l'oubli*, de Jean-Luc Lagarce, *La noce* de Brecht et leur création collective *Nous sommes seuls maintenant*. Julie Deliquet dit des parents « *vouloir les tuer réellement sur scène* », car « *Catherine et Christian représentent les parents de cette génération d'acteurs qui est sur scène* ». Elle dit aussi vouloir poursuivre ce travail en se concentrant davantage sur l'écriture avant celle de l'improvisation, en se détachant de l'instinct au nom de la dramaturgie.

Et justement, si la dramaturgie ici est absolument tenue et d'une grande précision, il faut avouer qu'il manque une langue, une poésie pour décoller d'un réalisme un peu banal, somme toute. C'est à se demander, si les créations issues d'improvisations ne commencent-elles pas réellement à s'essouffler manquant cruellement d'une langue, d'un texte, d'une poésie sans lesquels elles restent clouées dans la banalité d'un quotidien qui malgré ou à cause de sa proximité avec le spectateur ne lui permet pas la grandeur du voyage théâtral qui le contiendrait et le dépasserait.

Malgré tout, cela reste un spectacle à découvrir avec de beaux moments et de superbes comédiens et comédiennes.





### **30 septembre 2015 - Marie Pierre Ferey (publié sur les sites de la Croix, le Point, le nouvel Obs)**

Julie Deliquet a 35 ans: l'âge des enfants de la génération de 1968, dont elle dresse un portrait sans concession depuis 2009 au fil d'un feuilleton théâtral singulier, et qu'elle enterre avec sa dernière création, "Catherine et Christian", présentée au Festival d'automne à Paris.

"C'est la génération de mes parents, celle qui est née après la guerre. Le monde aujourd'hui est encore extrêmement dirigé par cette génération-là, qui est assez puissante", constate-t-elle.

Dans l'épisode précédent, "Nous sommes seuls maintenant", un couple de soixante-huitards, François et Françoise, rassemblaient famille et amis pour leur "dernière utopie", le retour à la ferme. Dans "Catherine et Christian", créée au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, les utopies sont mortes. On est dans la banalité du quotidien d'un enterrement: quatre frères et leurs épouses, ou leurs nouvelles compagnes, se retrouvent pour un verre après la cérémonie. Il fait froid, la route était épouvantable, on échange des propos de circonstances. Mais très vite, sous la cordialité apparente, les plaies de l'enfance reviennent, les susceptibilités sont à fleur de peau, l'amertume pointe...

Le miroir que la pièce tend au spectateur n'est pas rose. Cette génération semble vissée au quotidien, terriblement sérieuse, aussi. "Mes parents ont 65 ans, ils sont à la fac, éternellement jeunes: je les imagine en train de boire des diabolos avec leurs copains", explique Julie Deliquet. "Je me suis posée la question de savoir si le fait d'avoir eu des parents qui sont entrés dans l'Histoire quand ils avaient 20 ans n'a pas vieilli notre génération avant l'heure".

Dans le théâtre de Julie Deliquet, il n'y a pas de texte écrit, pas de scènes, de décors à changer, de costumes: tout repose sur l'improvisation, jusqu'à trouver le mot juste, la situation la plus "honnête", dit-elle. "On essaye de capter l'immédiateté, le vivant, en acceptant les accidents, les maladresses". La pièce s'est construite directement sur le plateau, à partir de films de 10 minutes tournés par les acteurs et d'improvisations. Les onze comédiens ont travaillé avec les parents "de fiction" qui donnent leur titre à la pièce, Catherine (Eckerlé) et Christian (Drillaud). "Chacun a apporté des éléments de sa propre histoire, certains ont déjà perdu leurs parents, d'autres pas", raconte Julie Deliquet.

Au final, la sensation de réel est tellement saisissante que le spectateur peut avoir la sensation de participer à l'enterrement d'un proche. L'écriture est collective et reste entièrement orale. "Il n'y pas un mot d'écrit, tout est dans nos mémoires", souligne-t-elle. Ce travail d'improvisation, commun à plusieurs "collectifs" nés dans les années 1990 et 2000, comme Les Chiens de Navarre, ou chez Sylvain Creuzevault, est aujourd'hui largement reconnu. Un théâtre différent en est sorti, bousculant les codes et remettant en question les rôles "des sacro-saint auteurs et metteurs en scène", explique-t-elle. Julie Deliquet a créé le collectif In Vitro en 2009, après avoir réalisé qu'elle "s'amusait énormément pendant le travail de répétition" mais qu'elle "s'ennuyait" aux représentations.

"J'ai eu envie de prolonger cette idée de répétition jusqu'au spectacle, et de travailler en groupe. J'ai demandé à une quinzaine d'acteurs s'ils avaient envie de partir en labo avec moi, pour trouver un théâtre qui n'est jamais +fini+", souligne-t-elle. La pièce évolue constamment, y compris à la centième représentation. Entre la première et la troisième représentation, "Catherine et Christian" avait gagné vingt minutes. Le spectateur venu le jeudi et celui du samedi n'auront pas vu exactement la même pièce. "Si le théâtre est cet art du vivant que le cinéma ne peut pas produire, alors poussons-le au maximum, quitte à ce que tout soit remis en cause le lendemain. C'est un acte éphémère, mais partagé", dit-elle.

# WebThéâtre

Théâtre, Opéra, Musique et Danse

29 septembre 2015 - Jean Chollet

## La vie après deux enterrements

Avec ce spectacle, le Collectif In Vitro, animé par Julie Deliquet, ajoute un nouveau volet au cycle amorcé avec *Derniers remords avant l'oubli* de Jean-Luc Lagarce (2009), *La Noce* de Bertolt Brecht (2011) et *Nous sommes seuls maintenant* (2013) création collective, constituant le triptyque d'une saga familiale consacrée à la génération née après la Seconde Guerre mondiale. Ce nouvel opus ouvre un prolongement avec leurs descendants.

La représentation est introduite par une vidéo dans laquelle, évoquant leurs futures disparitions, Catherine (Ekerlé) et Christian (Drillaud) livrent, non sans humour, les réflexions et souhaits qu'elles leurs inspirent. Elle se situe dans un restaurant provincial. Lieu impersonnel, où se croisent ou se retrouvent à la suite de leurs enterrements respectifs, enfants, et leurs conjoints, amis connus ou inconnus. A travers leurs relations et leurs échanges, ceux-ci abordent la notion traditionnelle de l'héritage et de la transmission, qui forge un refus de dépendre davantage de la génération qui les précède, avec le désir de tourner la page pour affirmer leur propre identité et construire leurs vies.

## Entre réalité et fiction

Dans un espace ouvert, sobrement meublé de tables et de chaises évoquant le cadre défini de localisation, en offrant une proximité relationnelle bénéfique avec le public, quatre histoires se succèdent ou s'entrecroisent autour des personnages. Elles laissent apparaître pour chacun, au-delà du deuil ressenti de manières différentes, les joies, blessures et contradictions intérieures, les interférences sociales et culturelles, les déceptions, ou encore les jalousies et rancœurs, rencontrées de l'enfance à l'âge adulte. Le plus souvent dans un climat de tension palpable, qui n'empêche pas les sentiments, libérés de tout pathos et de poncifs idéologiques ou psychanalytiques, mais en frôlant le mythe œdipien dans une relation atemporelle. En laissant flotter bien des interrogations, pour aborder l'avenir. Avec cette nouvelle création, issue d'un long travail d'improvisation, In Vitro prouve que la notion de collectif n'est pas un vain mot. Il se traduit dans la mise en scène de Julie Deliquet, avec l'interprétation, dans différents rôles, des onze comédiens, dont la vitalité dynamique, la spontanéité et le réalisme pudique coloré d'humour, ouvrent l'appétit pour ce repas funéraire.



## MEDIAPART

**Le 29 septembre 2015 par Jean Pierre Thibaudat**

En quatre saisons, deux enterrements et un lieu unique (un restaurant provincial en basse saison), « Catherine et Christian, fin de partie » (prénoms des défunts) par le [collectif In Vitro](#) interroge le passage (et l'héritage) entre deux générations, celle de parents, enfants du baby-boom, qui, morts, n'ont plus la parole, et celle de leurs enfants qui ont l'âge des acteurs du spectacle, la bonne trentaine voire la quarantaine rugissante, certains devenus parents à leur tour. Une soirée constamment et littéralement sur le qui-vive.

### Longs mois de répétition

Ce spectacle est à la fois le terme d'une longue et belle histoire du collectif In Vitro et le début d'une autre. Précisons qu'il est nullement nécessaire de connaître les trois spectacles qui ont constitué la saga « Des années 70 à nos jours » pour apprécier cet épilogue qui, comme les précédents épisodes, à sa propre identité et clôture.

Insatisfaite de la vie théâtrale qu'elle menait au sortir des écoles de théâtres comme actrice et metteur en scène, Julie Deliquet a rassemblé autour d'elle des acteurs qu'elle avait côtoyés et qui partageaient son analyse. Ils se sont réunis des mois durant dans un garage travaillant intensément à partir de propositions et de longues improvisations. Pour plus de détails je vous renvoie à l'entretien que j'ai réalisé avec elle dans la revue « Ubu » (N°56/57, 2eme semestre 2014). Puis est apparu un premier spectacle « Derniers remords avant l'oubli » de Jean-Luc Lagarce (2009) fondant le collectif, suivi par une adaptation de « La noce » de Brecht (2011), pour arriver à la création collective de « Nous sommes seuls maintenant » en 2013. L'idée du triptyque est arrivée en cours de route. Et donc aujourd'hui l'épilogue, « Christian et Catherine, fin de partie », fruit d'un travail collectif lui aussi, mais assez particulier.

### Improvisation et sédimentation

Plusieurs mois le groupe des acteurs (le même depuis le début) a travaillé avec Catherine (Eckerlé) et Christian (Drillaud), deux acteurs sortis des écoles dans les années 70, elle du Conservatoire National d'art dramatique, lui de l'école du TNS. Puis « les parents » ont disparu, les acteurs sont restés orphelins, gros de leur absence, de leur mort (symbolique), a commencé « la fin de partie ». D'autres mois de répétitions qui ont conduit au spectacle, dont l'écriture, ré-improvisée chaque soir, évolue, y compris dans sa durée, sauf pour son prologue : un film vidéo où, répondant à des questions d'une voix off, les retraités Catherine et Christian, parlent de leur fin de vie, de l'héritage qu'ils laisseront à leurs enfants, de l'après.

Une autre façon de faire du théâtre, plus personnelle, plus intime, plus nue. On peut dire que la méthode de travail et d'approche de la scène d'In vitro sont l'équivalent de ce que fait Alain Cavalier au cinéma, je le dis d'autant plus volontiers que c'est une référence constante pour Julie Deliquet, en particulier « Pater ». D'ailleurs le travail de répétition passe aussi par de nombreux tournages à partir de scénarios ponctuels.

Cette lente élaboration a conduit à entrelacer l'histoire de trois sœurs (filles de Catherine) et celle de quatre frères (fils de Christian). Les références à Tchekhov et à Dostoïevski sont de l'ordre du clin d'œil mais instaurent une filiation : nous sommes aussi faits de nos lectures. Cette double entrée

narrative dans un lieu unique (le restaurant désert en fin de saison) instaure, elle, un glissement dont le spectateur, un instant perdu, comprend vite l'ordonnance, repère les changements de rôles : ces êtres sont aussi des acteurs. Belle dualité qui donne sa fébrilité au propos, improvisé mais avec des balises, chaque représentation nourrissant la suivante. De l'improvisation par sédimentation. Du théâtre toujours en mouvement. Du théâtre vivant au rebours de ces spectacles mort-nés, sans aspérités, sans vibrations et sans questionnement.

La parole ici se fonde autant sur l'absence (des défunts) que sur les retrouvailles de la fratrie dispersée (le commun vécu), les vieux contentieux entre frères, entres sœurs, remuent leur remugle. Le tout sur fond de vide : les tables du restaurant quasi fermé qui sont comme autant de tombes. Nul repas de funérailles, au plus boira-t-on un verre. La réunion pour cause de disparition réveille les vivants, les déserts comme les taiseux. Tout se noue autour du hors champs : la maison familiale devenue demeure de vacances. Faut-il la garder ? La vendre ? Question qui renvoie à leur premier spectacle (la pièce de Lagarce). La boucle est bouclée. En toute intensité frissonnante.

# Le Monde

Le 28 septembre 2015 par Brigitte Salino

## Théâtre : trois filles, quatre fils et deux enterrements

Au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, le collectif In Vitro poursuit son histoire d'une génération.

Le théâtre aussi pratique l'art du feuilleton. En 2013, le collectif In Vitro présentait trois spectacles, dans la même soirée, qui mettaient en scène la génération née dans les années 1950 et suivaient son histoire jusque dans les années 1970. Cette histoire se poursuit avec la nouvelle création du collectif, qui, comme l'indique son titre, *Catherine et Christian (fin de partie)*, pousse hors de scène le couple symbolique des parents pour laisser la place à la génération suivante, celle-là même à laquelle appartiennent les membres du collectif In Vitro, qui ont entre 30 et 40 ans.

Les voilà donc sur le plateau du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, transformé en salle de restaurant. Tables dressées, nappes blanches, bougies, ambiance tranquille et provinciale. Arrive un groupe d'hommes et de femmes, en manteau d'hiver. Dehors, il y a de la neige, les routes sont mauvaises, il fait froid, il ferait bon boire. La serveuse du restaurant objecte que ce n'est pas possible entre deux services. Elle change d'avis quand elle comprend que le groupe sort d'un enterrement. Les quatre fils de Christian viennent d'incinérer leur père. Ils se retrouvent à cette occasion, avec leurs femmes et compagnes, comme se retrouvent, dans une autre séquence qui cette fois a lieu sur une île, en été, les trois filles de Catherine, qui viennent d'enterrer leur mère, et sont elles aussi avec leurs maris ou compagnons.

### Double trame

Cette double trame donne la matière du spectacle, qui met en scène, dans le même décor de restaurant, ce qui souvent se passe dans ces cas-là : la tristesse pourrait ou devrait réunir, elle divise, renvoie chacun à son histoire, à sa place dans la fratrie, à l'enfant qu'il était, à l'adulte qu'il est devenu. Il y a ceux qui sont partis loin de la famille, ceux qui arrivent avec une ou un inconnu, ceux qui sont restés. Il y a les unions qui durent et celles qui sont finies, une maison en héritage (Que deviendra-t-elle ?), des jalousies et des non-dits. Il y a ceux qui voudraient tout apaiser, et ceux qui n'hésitent pas à dire ce qu'ils ont sur le cœur.

Julie Deliquet, la metteuse en scène du collectif, travaille beaucoup sur l'improvisation. D'un soir à l'autre, il peut y avoir des variations dans le spectacle, qui revendique un jeu direct et l'influence du cinéma à travers des « plans-séquences », au lieu des « scènes » traditionnelles.

De ce point de vue, et de celui du jeu, le contrat est rempli. Mais il est difficile de suivre Julie Deliquet, sur le fond, quand elle revendique « *un Œdipe collectif* » et, sur la forme, quand elle évoque « *un fonctionnement rohmérien* ». On a plutôt l'impression de se retrouver chez Claude Sautet avec *Catherine et Christian (fin de partie)*, un spectacle alerte et aimable, sans plus.

**Le 28 septembre 2015 par Benoit Lagarrigue**

### **In Vitro Veritas**

C'était la rentrée au TGP. Lors des premières des deux créations à l'affiche, jeudi et vendredi, le hall bruissait joyeusement de spectateurs heureux de revenir au théâtre après l'interruption de l'été. Dans la salle Mehmet-Ulusoy jusqu'au 16 octobre, le collectif In Vitro présente *Catherine et Christian (fin de partie)*, mis en scène par Julie Deliquet. Ce spectacle se veut l'épilogue de la trilogie *Des années 70 à nos jours...* présentée ici même l'an passé.

L'histoire tient en peu de mots : Christian meurt et ses quatre fils se retrouvent avec leurs familles lors des funérailles ; Catherine meurt et ses trois filles se retrouvent avec leurs familles lors des funérailles. Et qui dit funérailles dit retrouvailles. Ce sont ces instants que Julie Deliquet et sa troupe In Vitro, explorent.

### **Savoureux plans séquences**

Souvenirs, anecdotes, évocations du passé, émotions et griefs affleurent entre gêne et complicité, incompréhension et maladresses, affection et rancœur. Les vies séparées se retrouvent, avant de s'éloigner à nouveau. Les personnages, attachants, fragiles, aux failles plus ou moins profondes tentent, chacun à leur manière, de vivre. Le spectacle est construit en longs et savoureux plans séquences qui se déroulent autour de tables (trait d'union avec *Des années 70 à nos jours...*) autour desquelles on pleure, on rit, souvent en même temps, au sein même d'une simple réplique.

Les comédiens, tous et toutes formidables de justesse, ont écrit collectivement la pièce lors de longues séances d'improvisation qui se perpétuent au sein même des représentations. Ce pourrait être forcé, voire factice ; ça ne l'est jamais. Voilà un très beau moment de théâtre vivant.

### **Un long lamento**

Il y a aussi des tables au cœur de la scène du Dabbouk ou entre deux mondes, présenté salle Roger-Blin jusqu'au 17 octobre. Autour, des bancs, des chaises, des livres. La pièce de Shalom An-Ski, écrite au début du XXe siècle et mise en scène par Benjamin Lazar, recèle en son écriture un aspect ethnologique non dénué d'intérêt.

Mais, repris et revendiqué par Benjamin Lazar qui la représente comme un long lamento dont le bel éclairage en clair-obscur souligne le temps, cette caractéristique apparaît aujourd'hui sur le plateau comme une lourdeur qui freine l'évolution de l'histoire et des personnages. Cette histoire d'amour fou au pays des vivants et des morts (cet entre-deux mondes) ne parvient pas toujours à franchir la rampe. Dommage car ce spectacle recèle de très beaux tableaux d'où une musique étrange et fantasmagorique émerge, trop rares cependant.

## hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE

### Le 25 septembre 2015 par Véronique Hotte

La nouvelle création collective de la compagnie In Vitro, *Catherine et Christian*, mise en scène par Julie Deliquet, consiste en un épilogue à la trilogie théâtrale balayant l'époque des années 1970 jusqu'aux années 1990, *Derniers Remords avant l'oubli* de Jean-Luc Lagarce (2009), *La Noce* de Bertolt Brecht (2011) et *Nous sommes seuls maintenant* (2013). Avec ce quatrième volet, Julie Deliquet préfère l'idée d'ouverture d'une nouvelle ère à celle de clôture de la précédente. La situation scénique présente sa génération : les progénitures de parents nés autour de 1950.

Catherine Eckerlé et Christian Drillaud, les anciens historiques, apparaissent en vidéo au début du spectacle, échangeant aussi sincèrement que possible, avec humour et gaieté, sur une mort respective qui n'est entrevue que lointainement.

Dans le premier temps du processus de création, lors des répétitions, ces tuteurs symboliques qui tiennent le rôle des parents, ont été présents physiquement sur le plateau. Or, le public ne les verra plus sur scène *In Vivo* puisqu'ils sont décédés, l'un ou l'autre, en alternance. Quand l'image du film des parents vivants disparaît sur le plateau, advient brutalement le présent immédiat du deuil silencieux de leur perte. Ne sont présents, d'une façon chorale, que le quatuor filial de garçons et de leurs compagnes, suivi d'un trio de filles accompagnées de leur conjoint respectif et de leurs beaux-frères - des quarantenaires, personnages filiaux inventés et bien de leur temps que le spectateur observe à vue. Les scènes s'échangent d'une fratrie à l'autre - comme les acteurs passent d'un rôle à l'autre -, dans des transitions fluides et subtiles, à travers un personnage extérieur à la famille. La serveuse légère de restaurant devient, sans qu'on s'y attende, la plus jeune des trois sœurs - actrice sensible -, ou bien, une petite amie de passage du benjamin des quatre frères se métamorphose malgré elle en témoin privilégié d'une scène conflictuelle de violence verbale, ou bien encore la compagne du fils resté au pays qui se fait, plus tard, l'aide à domicile de la mère malade. Dans la salle d'un restaurant de province, le public est convié à une réunion familiale post-obsèques. Ces instants fragiles et de qualité se voudraient apaisants mais voguent entre douleur et douceur de retrouvailles, les souvenirs amers de mal-être de tel ou tel - l'aîné ou le benjamin -, de jalousies et d'envies, sur un fond de convivialité et de partage heureux d'une enfance éternelle.

La situation de groupe, entre spontanéité des êtres et calcul du comportement social convoque de nombreuses références, ainsi le film de Chéreau, *Ceux qui m'aiment prendront le train* (1998), la pièce *Remords avant l'oubli* de Lagarce et d'autres textes du même auteur, ou celle des *Trois Sœurs* de Tchekhov. L'univers décrit - universel et atemporel - a recours à la teneur intime de l'existence dans les relations fraternelles et sororales, issues d'un rapport personnel obligé au père et à la mère. La même émotion, forte et vivante, est perceptible dans chacun des personnages, composée des mouvements de l'âme abandonnée qui effleurent le public en même temps, dans une traversée en eaux profondes de sentiments à la fois chers et cruels.

Fils et filles, compagnes et compagnons, présences extérieures aux crises vécues, membres nouveaux des familles recomposées, tous tentent d'assumer le jeu d'un passage accompli vers la maturité, dans la mise à distance nécessaire de leurs origines, qui rivaient définitivement leur barque rêveuse au seul quai parental.

Un spectacle collectif débordant de vie et d'humilité, au milieu de tables de nappe blanche de salle de restaurant, verres à pied et bouteilles posées sur une desserte.

"LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION" PASOLINI

# La Terrasse

**Le 28 août 2015 par Manuel Piolat Soleymat**

Après Des années 70 à nos jours, triptyque présenté en 2014 au Théâtre des Abbesses et au Théâtre Gérard-Philipe, le Collectif In Vitro signe l'épilogue de ce cycle de créations. Empruntant à la mythologie et à la psychanalyse, Catherine et Christian (fin de partie) s'ouvre à nous comme « une nuit ensemble où tout semble possible ».

### **Pouvez-vous revenir sur le projet qui est à l'origine de cette suite de spectacles ?**

**Julie Deliquet** : Nous avons voulu créer une saga autour de l'héritage des années 1970 en mettant en scène trois décennies (les années 1970, 1980 et 1990) à travers trois écritures : une adaptation de *La Noce* de Brecht, *Derniers remords avant l'oubli* de Lagarce et *Nous sommes seuls maintenant*, une écriture collective d'In Vitro. Lors de ces trois volets, nous incarnions la génération dite « de 1968 », en partant de ses 20 ans pour arriver jusqu'aux 20 ans de la génération suivante.

### **Quelles relations narrative, dramaturgique, théâtrale... associent cette nouvelle création à ce triptyque ?**

**J. D.** : *Catherine et Christian (fin de partie)* est l'épilogue : nous enterrerons les héros du triptyque pour ouvrir un nouveau cycle. Notre récit se passe un jour de deuil, dans un restaurant de province. Plusieurs fratries vont tour à tour se réunir autour de la mort de Catherine, puis autour de celle de Christian. Pour ce projet, nous avons travaillé avec deux acteurs de la génération précédente à la nôtre, Catherine Eckerlé et Christian Drillaud, qui ont interprété nos parents pendant la moitié des répétitions avant de nous laisser, puisqu'ils sont morts dans notre spectacle. Se confronter à eux après le triptyque, c'était sortir du fantasme et de la projection pour écrire à partir de leur réalité.

« Ce projet met le focus sur notre génération en l'ancrant dans la vie. »

### **Il est de nouveau question, dans cet épilogue, de la famille, de l'éducation, de la tradition, de la transmission... Que souhaitez-vous ici dire de plus sur le présent et le passé, la vie et la mort ?**

**J. D.** : Il est assez peu question du passé dans ce spectacle. Nous l'inscrivons dans un temps suspendu, entre la vie et la mort, une nuit ensemble où tout semble possible. Nous parlons de mythologie et de psychanalyse. Ce projet met le focus sur notre génération en l'ancrant dans la vie. Nous, les survivants de Catherine et Christian, écrivons aussi bien sur notre parentalité actuelle que sur notre adolescence, ainsi que sur la notion d'orphelin.

### **De quelle façon réinterrogez-vous les principes de création du collectif In Vitro à travers ce nouveau spectacle ?**

**J. D.** : Avant, je demandais aux acteurs d'In Vitro d'improviser sur des temps très longs (6 à 7 heures), alors que pour cette création, je leur ai demandé de tourner des films de 10 minutes. L'écriture est devenue centrale dans notre processus. Elle a pris le pouvoir sur l'improvisation. Depuis 2009 (ndlr, année de création du Collectif In Vitro), nous nous mettons à table afin de retranscrire la vie en direct à travers de longs plans-séquences. Aujourd'hui nous avons introduit la notion de montage.